

c'était la chair de sa chair, une autre elle-même à aimer. Cette créature, pour laquelle Maria a donné sa vie, vous lui refusez même une carcasse. Votre femme est montée au ciel épouse et mère... et mère, ne l'oubliez pas... De là haut, si la mère veille sur son enfant, elle doit être bien surprise de ne pas voir, près de sa fille celui qui, après avoir savouré les joies du mariage, n'en a pas accepté les devoirs.

Albert, sans souffler mot, avait été se rasseoir devant la table et, le visage dans ses mains, il écoutait immobile. Marjolaine crut pouvoir quitter la porte pour se rapprocher de son maître, puis elle reprit :

—Si longue qu'ait été votre douleur, elle ne m'a pas touchée, car elle eût cessé si vous aviez bien agi. La fille vous eût depuis longtemps consolé de la mère, sans l'égoïsme qui vous a inspiré une injuste haine... Il ne faut pas résister à la volonté du bon Dieu, monsieur Albert. Si, après avoir rappelé Maria, il vous a aussi enlevé votre frère, c'est qu'il veut faire l'isolement autour de vous pour que vous vous souveniez enfin qu'il existe une bonne et douce enfant à laquelle vous devez votre affection.

A travers les doigts que Faustol crispait sur son visage, Marjolaine vit tout à coup filtrer deux grosses larmes. C'était pour elle un signal de victoire. Aussi tomba-t-elle aux genoux du veuf en bégayant d'une voix qui sanglotait de joie :

—Ah ! mon cher maître ! je vous en supplie, soyez père, vous verrez comme c'est bon !

Albert découvrit son visage mouillé de pleurs, et d'un ton triste il murmura :

—Mais je n'ai pas encore appris l'affection paternelle.

—Soyez tranquille, elle vous arrivera comme un coup de foudre ! s'écria la domestique folle de bonheur.

Il regarda pendant quelques secondes cette brave et honnête femme agenouillée devant lui, puis il l'embrassa convulsivement et lui souffla bien bas :

—Alors, va me chercher Amélie.

Le surlendemain, dans cette même salle à manger, Faustol venait d'achever son déjeuner. Il faisait un temps magnifique et le soleil, entrant à flots dans la pièce, projetait précisément ses rayons sur la porte qui s'ouvrit subitement.

Sur le seuil, une jeune fille, splendidement éclairée par le soleil et, pour ainsi dire, encadrée dans la porte, apparut hésitante et émue.

En la voyant, le veuf se dressa tout pantelant de surprise et, les bras étendus, il s'écria d'une voix frémissante d'indicible passion :

—Maria ! C'est toi, Maria !

Cette jeune fille, nous n'avons pas besoin de le dire, était Amélie Faustol qui, pour la première fois, se présentait devant son père.

A seize ans, ce même âge auquel la mort avait enlevé sa mère, l'enfant était tellement la parfaite image de Maria, qu'on eût dit que le portrait, se détachant de son cadre, s'était subitement animé pour apparaître à celui qui, durant de si nombreuses années, l'avait amoureuxment contemplé. Un détail surtout complétait la ressemblance : dans une excellente intention, le brave Marjolaine avait coiffé et costumé la jeune fille en copiant le tableau.

Donc l'apparition d'Amélie, au lieu de faire tressaillir en Faustol les cordes paternelles, qui jamais ne s'étaient émuës, avait brusquement réveillé tous les sentiments de l'époux... disons le mot, toutes les ardeurs de l'homme.

Cette erreur d'une amoureuse imagination surprise cessa immédiatement à la voix de Marjolaine qui, placée derrière la jeune fille troublée, la poursuivait doucement en lui disant :

—Avance donc, mignonne... si papa te mange, ce sera de caresses. Je te le promets.

L'illusion dissipée, Albert courut à sa fille et, ouvrant les bras, il s'écria d'un accent brisé par l'émotion :

—Viens, mon enfant !

Amélie se jeta sur son sein, et ces deux êtres, enfin réunis, se confondirent en un long embrassement, tout entrecoupé de sanglots de bonheur.

### TROISIÈME PARTIE — LA FORTUNE DES FAUSTOL

#### I.

Un mois après l'arrivée d'Amélie Faustol sous le toit paternel, tout s'était arrangé au mieux des choses. La maison, si longtemps triste, s'était promptement égayée par la présence de la jeune fille qui allait et venait toujours joyeuse, et chantant à plein cœur sa belle jeunesse de seize ans. Ce n'était pas uniquement par le visage que l'enfant était la vivante image de sa mère. Même voix et semblables gestes : pareille démarche et, surtout, indéniable caractère rieur, aimant et sensible.

Aussi Marjolaine, à tout propos, ne manquait-elle pas de souffler à Albert en lui montrant sa fille :

—Hein ! si on ne dirait pas là mère ?

—Oui, c'est Maria, répondait lentement Faustol, dont l'œil s'attachait brillamment sur sa fille.

Parfois, sans doute pour dépenser sa tendresse économisée pendant seize années, Amélie, prise d'un doux désir de prodiguer son affection, venait s'asseoir sur les genoux de son père et, lui faisant au cou un collier de ses deux bras, elle lui couvrait le visage de baisers. De toutes ces scènes d'amour filial, Albert se relevait pâle, tremblant et en proie à une visible émotion que la servante qui le guettait, ne manquait pas d'expliquer en lui disant avec un sourire :

—N'est-ce pas que c'est bon d'être père ? N'avais-je pas raison de vous affirmer que cela vous arriverait vite.

—Oui, ma brave Marjolaine, balbutiait Faustol encore mal remis.

—Parbleu ! vous n'avez pas besoin de me dire oui, je le vois de reste, vous n'êtes plus le même... Vous voici devenu grave... un vrai père, quoi !

« On croit ce qu'on désire, » prétend un dicton qui devrait aussi ajouter qu'on voit ce qu'on s'imagine, car si la dévouée domestique eût regardé son maître autrement qu'à travers son illusion, elle se fût effrayée du changement qui s'était opéré en lui. L'œil étincelait fiévreux, le front se plissait sous une incessante et douloureuse pensée, les joues s'étaient creusées et, parfois, l'air semblait manquer à sa poitrine qui se soulevait brusquement.

Chaque jour Faustol disait s'en aller faire une tournée chez ses fermiers ; mais, au lieu de visiter ses propriétés, il se livrait à des courses effrénées à travers prés et bois, jusqu'au moment où, brisé de fatigue, il tombait sur le revers de la route en murmurant avec horreur :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez moi l'amour paternel ou faites-moi mourrir !